Mon Trésor à qui saura le prendre...

Le secret du cryptogramme du pirate Olivier Levasseur, dit « La Buse »,
enfin dévoilé !

Préfacé par
ÉRICK SURCOUF

Écrit et édité par
Emmanuel Mezino

ISBN ***978-2-9548221-1-2***
[EXTRAIT 32 PAGES]

SOMMAIRE

Préface	*page 5*
Préambule	*page 13*
La légende de La Buse	*page 19*
Le cryptogramme de La Buse	*page 49*
L'île aux Trésors	*page 87*
La Clef	*page 119*
Une drôle de fin	*page 197*
Notes de l'auteur, sources et bibliographie	*page 205*
Remerciements	*page 211*

PREFACE

Trésor ! Le mot magique est lâché. En effet, ce mot qui contient le mot «or» a fait tourner bien des têtes, dont certaines pourtant bien faites. Ce mot qui était autrefois l'apanage des pirates et des corsaires continue d'exercer sur nos contemporains une fascination étrange, telle une pêche miraculeuse révélant monnaies, lingots, pierres précieuses et bijoux étincelants. Il est connu que, depuis la nuit des temps, ce simple mot a exercé sur des gens jusque-là tout à fait normaux un envoûtement inexplicable et des changements des plus bizarres dans leur comportement. J'ai assisté personnellement à certains de ces bouleversements. Des gens, dont la vie avait été un exemple de sérieux et de respectabilité, sont devenus fous et ont quitté du jour au lendemain leur «situation» (quel mot affreux) pour se lancer dans la folle aventure, jetant aux orties leurs sages habitudes.

Arrière-arrière-arrière petit-neveu de Robert Surcouf (1773-1827), le «roi des corsaires» de Napoléon 1er, je suis, depuis trente-cinq ans, Conseiller en archéologie privée et l'un des rares Français à avoir fait de ses rêves une occupation.

Au fil des ans, après avoir signé une licence de recherche avec huit gouvernements différents et découvert une dizaine d'épaves à trésors ainsi que quelques caches terrestres de magots de pirates, la définition du mot «trésor» est devenue pour moi beaucoup plus large. Un trésor, ce n'est pas seulement un coffre dégoulinant de richesses. C'est une succession de moments qui n'ont pas de prix à mes yeux,

depuis le premier instant où j'entends parler d'une cachette ou d'une épave jusqu'au dernier regard sur le site, lorsque la terre ou la mer referme la parenthèse. C'est quand j'ai en ma possession la première information recueillie, après plusieurs années de recherches au fond d'un dépôt d'archives, dans un dossier poussiéreux qui porte encore le cachet de cire d'origine. C'est quand l'un de mes archivistes exhibe la copie d'un procès-verbal manuscrit, difficilement déchiffrable, écrit en vieil espagnol ou en vieux portugais du XVIème ou du XVIIème siècle et qui raconte en détail le récit de la perte d'un galion ou d'une caraque sur un récif ne figurant pas encore sur les cartes marines enluminées que l'on appelait *portulans*. Ou quand il me montre un rapport d'assurance, écrit en vieux *françois* ou en vieil *anglois*, concernant des bijoux disparus mystérieusement dans une ancienne propriété et dont il soupçonne l'emplacement de la cache. C'est quand j'arrive sur le lieu témoin d'un naufrage ou de l'enfouissement d'un magot, que j'ai imaginé pendant des mois, penché sur de vieux documents. C'est ma première plongée sur un site ou mon premier coup de pioche, quand je traverse enfin cette frontière entre le monde réel et celui du rêve, tel Alice au pays des merveilles passant à travers le miroir. C'est quand je touche le premier objet, que ce soit une monnaie, une fibule, une ancre, un canon ou une pièce des huit réaux. C'est quand je commence à organiser la campagne de fouilles avec mes experts et archéologues, tous vibrant du même enthousiasme.

C’est quand j’apprends que je vais pouvoir mettre en valeur, dans un musée, les différentes pièces de ce puzzle pour les montrer au public et surtout aux enfants. C’est quand, enfin, je vais pouvoir projeter le film de l’expédition et publier le récit de l’aventure, afin d’emmener par la pensée le plus grand nombre de gens dans mes aventures et de partager avec eux mon rêve et ma passion pour les trésors.

Je comprends d’autant mieux la démarche d’Emmanuel Mezino qui rattache au mot «trésor» des valeurs qui lui donnent sa véritable richesse. C’est ainsi qu’il associe à ce mot des termes qui transforment ces «trésors» si convoités en véritables «Trésors». Ces «Trésors» avec un «T» majuscule qui permettent de comprendre la signification profonde de cet étrange document que l’on appelle de nos jours le «cryptogramme de La Buse»….

Au XVIème siècle, une multitude d’hommes, épris de liberté, cruels mais courageux, vont affluer vers les Antilles, fuyant les guerres civiles qui ravagent l’Europe. Les déshérités et mécontents de toutes classes, les victimes des impôts royaux et de la servitude militaire vont créer un exode continu que les grandes puissances maritimes comme la France, l’Angleterre et la Hollande facilitent comme étant un premier pas vers la conquête, tout au moins commerciale, des régions convoitées et dont elles étaient spoliées par le traité de Tordesillas en 1494. De nombreux gentilshommes épris d’aventures, souvent cadets de familles aristocrates et ayant

reçu une bonne éducation, vont se joindre à ces flibustiers qui vont attaquer les galions espagnols remplis de richesses inouïes : l'or du Pérou, l'argent de Bolivie et du Mexique, les émeraudes, perles et améthystes de Nouvelle-Grenade, les trésors de la Chine amenés à Acapulco par le «galion de Manille» et acheminés jusqu'à Vera Cruz, ainsi que le sucre, le gingembre, le cacao, le tabac, la cochenille, l'indigo, les bois précieux, le coton, la laine rouge, les cuirs, les fourrures, les drogues médicinales, etc.

De l'autre côté, sur la route des Indes orientales, les Portugais entretiennent un commerce florissant, fournissant l'Europe en produits les plus divers. Parmi les produits exotiques les plus demandés figurent les cotonnades en provenance d'Inde, le poivre et le gingembre de la côte de Malabar et de Sumatra, la cannelle de Madras et de Ceylan, les clous de girofle des Moluques et des îles Banda, le camphre de Bornéo, les pierres précieuses de l'Inde, de Ceylan et de la région de la mer Rouge, les tapisseries, soieries et broderies de Chine, de Java et du Siam, la porcelaine de chine et les parfums et drogues médicinales de tout l'Orient....

Après la Guerre de Succession d'Espagne, durant la première décennie du XVIIIème siècle, de nombreux flibustiers des Caraïbes acceptent leur amnistie et l'octroi d'un lopin de terre. Mais certains irréductibles, comme Olivier Levasseur, dit «La Buse», préfèrent quitter l'île de la Tortue et s'installer dans l'océan Indien, sur l'île Sainte-Marie, d'où ils peuvent attaquer

les navires des compagnies des Indes ainsi que ceux du Grand Moghol. Les navires portugais qui reviennent de Cochin ou de Goa sont, en plus, chargés de diamants et d'or. Olivier Levasseur, après avoir attaqué et pillé le navire portugais *La Vierge du Cap*, mouillé à l'île Bourbon (actuellement île de La Réunion) est surpris par la richesse du butin composé de diamants, bijoux, perles, barres d'or et d'argent, meubles, tissus et vases sacrés ainsi que la crosse de l'archevêque de Goa en or massif incrustée de pierres précieuses. Il est donc obligé de cacher rapidement sa part du butin...

Ce livre, qui est en réalité un jeu de piste et un signe donné au lecteur, révèle (enfin !) la clef de ce merveilleux trésor. Ainsi, en dévoilant au lecteur le secret du cryptogramme du pirate, Emmanuel Mezino fait ressortir de ce document une idée lumineuse où le principe extrait du texte de la Table d'émeraude écrit par Hermès Trismégiste : «ce qui est en haut est comme ce qui est en bas» s'applique parfaitement.... Le chemin menant au trésor devient alors très clair et ceux qui auront pu «prendre, comprendre et apprendre» tous les éléments de cette histoire en ressortiront d'autant plus riches.

Peu m'importe de connaître l'identité du mystérieux flibustier, grand initié, qui a rédigé ce cryptogramme qui est finalement tombé entre les mains de Bernardin Nagéon de l'Estang, dernier légataire de la confrérie maçonnique des «Frères de la côte». Le plus palpitant est de se poser la

question si, à l'intérieur de ce manuscrit légendaire, il ne subsisterait pas d'autres codes secrets permettant de découvrir d'autres trésors enfouis par ce corsaire inconnu.... Mais pour le savoir, vous ne pourrez compter que sur votre bonne étoile !

Erick Surcouf.

PREAMBULE

«Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; Mais amassez vous des Trésors dans le ciel, où la teigne et la rouille ne détruisent point, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent. Car là où est ton Trésor, là aussi sera ton cœur.»

Évangile selon Saint-Matthieu, chapitre 6, versets 19 à 21.

Des trésors fantastiques, mythiques, légendaires, qui en ont fasciné plus d'un et que certains s'évertuent encore à chercher…. De merveilleux Trésors qui ont bouleversé ma vie et celle de «Mon Frère»…. Voilà les quelques mots qui résumeront au mieux cette histoire. Parmi ces trésors, il y en a un que j'apprécie particulièrement, c'est celui de La Buse, surnom d'Olivier Levasseur, un pirate Français du XVIIIème siècle propriétaire d'un inestimable butin qui serait toujours enfoui à ce jour. Ce forban redouté est devenu aujourd'hui une des légendes de l'océan Indien, son histoire est profondément ancrée dans la culture locale. On la raconte au coin du feu, à la belle étoile, pour faire trembler les plus petits et faire rêver les plus grands, ceux qui ont gardé une âme d'enfant et qui veulent bien croire que les légendes ont toujours un fond de vérité.

Cette histoire de trésor, je l'ai entendue maintes et maintes fois, lors de mes nombreux voyages sur une île chère à mon cœur, une île intense où se trouvent mes racines. J'ai donc frémi petit, et une fois plus grand, j'ai choisi de vibrer, en me mettant en quête du fabuleux magot d'Olivier Levasseur.

Ce trésor mythique, il serait possible de le localiser grâce à un mystérieux papier crypté que le flibustier aurait «légué» juste avant de mourir pendu haut et court.... J'ai essayé de relever ce défi que personne n'avait réussi complètement jusqu'ici et j'ai tenté de déchiffrer, de comprendre et de donner un sens à cet étrange cryptogramme de La Buse qui est sensé mener au dépôt du pirate. Pour tout vous avouer, j'ai cherché dans le plus grand secret, en vain, pendant des heures, des jours et des nuits, mais grâce à une bonne étoile, en un éclair ma vie a changé et je peux dire fièrement aujourd'hui devant le monde entier :

«Je sais où serait caché le trésor de La Buse».

Cette histoire m’a fait vivre un rêve éveillé pendant plus d'un an, une année où j'ai du prendre sur moi pour comprendre et apprendre ce qui me manquait pour trouver ce magot si convoité, mais surtout pour découvrir ce que j'appelle subtilement dans ce livre «Mon Trésor».... Cette quête d'un fantastique butin de pirate m’a tout simplement apporté la richesse et elle a changé mon destin à jamais. Je suis devenu un authentique chercheur de Trésors et j’ai choisi de partager mon aventure avec ce manuscrit, qui je l'espère, fera briller les yeux des enfants et de leurs parents. Mais ce livre qui vous fera vivre une véritable chasse aux Trésors n'est pas uniquement destiné aux rêveurs ou à tous ceux qui aiment voyager. Il s'adresse à tous et je l'ai rédigé dans le seul but que les curieux ne soient pas déçus, que les passionnés de prospection restent ébahis et surtout, que les éternels sceptiques finissent convaincus. Cependant, avant de faire rêver, de contenter ou de convaincre le plus grand nombre, je

me devais, chers lecteurs, de vous prévenir de ce qui vous attend dans cet ouvrage.

Pour comprendre le mystère de La Buse et saisir le sens profond de cette énigme, vous allez devoir vous confronter quelquefois à des termes techniques que j'ai tenté de vulgariser autant que possible, tout en m'aidant parfois du pouvoir de l'image. Je vous invite donc à prendre votre temps pour lire ce livre sereinement et à faire jouer votre sens de l'observation pour mieux apprécier ces écrits. Autant vous le dire tout de suite, ce livre se lit aussi entre les lignes, alors pour tous ceux qui souhaiteraient profiter pleinement du contenu de cette publication, je n'aurai qu'un seul conseil à vous donner : Relisez ce livre une fois que vous l'aurez achevé....

Vous l'avez compris, j'ai rédigé ce manuscrit pour vous faire rêver, tout en mettant à votre portée l'inconnu et l'inaccessible. Mais j'ai aussi écrit ce livre pour une autre raison, bien plus triste, mais qui me tient tout autant à cœur. Malheureusement, les maux d'hier sont toujours ceux d'aujourd'hui et je rêve qu'ils ne soient plus ceux de demain. J'aime mon île plus que tout au monde et à mon grand regret, l'exécrable faim de l'or pousse de nouveau des hommes à commettre l'irréparable. Le monde des chercheurs de trésors est un univers particulier, où les âmes charitables et bienveillantes côtoient les faussaires, les menteurs et le pire de tout, les vandales. Aujourd'hui, certains chercheurs de trésors confondent encore richesse et fortune. Ils se prennent pour de grands aventuriers, sans foi ni loi, et ils détruisent, camouflent, déplacent des éléments qui permettraient

d’authentifier ce que certains appelleraient un site archéologique et que je définirais plutôt comme un «lieu sacré», un véritable temple de la piraterie.... Cette volonté de cacher ou de détruire de tels éléments dans le seul but de distancer les autres chercheurs de trésors n'honore personne, bien au contraire, car cela contribue une fois de plus au saccage d'un patrimoine magnifique qui ne révèle ses secrets qu’aux initiés…. Le plus regrettable, c'est que ceux qui commettent ces méfaits se punissent tous seuls, tout en privant les autres d'un bien immatériel inestimable : leur Histoire. Mais il ne faut pas oublier que ceux qui pâtiront le plus de tels actes sont vos enfants, nos enfants. Car cette Histoire qui se répète sans cesse l'a déjà prouvé à maintes et maintes reprises : en occultant le passé, on ne fait qu'assombrir l'avenir....

Certains critiqueront sans doute ma démarche et diront qu'au lieu de perdre mon temps à écrire un livre, il aurait fallu prévenir les autorités compétentes. Mais pour tout vous avouer, je n'ai guère eu le choix, car une infime partie de ceux qui se retrouvent les plus compétents en la matière ne sont pas forcement les plus désintéressés…. Vous comprendrez aisément pourquoi lorsque vous aurez achevé cet ouvrage, mais aujourd'hui, je souhaite simplement que cet endroit magique soit préservé, et rédiger ce livre était le meilleur moyen pour y arriver. Car je rêve qu'un jour, un parent aimant et protecteur puisse explorer avec son cher enfant cet endroit fantastique et secret où il y a quelques décennies de cela un pirate enterra un merveilleux trésor, afin qu'il puisse ainsi expliquer à la chair de sa chair ce qu'est la véritable richesse...

Autant je comprendrais aisément que ce que vous venez de lire puisse vous paraître incroyable ou inconcevable, mais cela n'en est pas moins véridique et sincère. Alors à tous ceux qui ne me croiront pas ou qui me désigneront comme un vulgaire affabulateur, je leur répondrais avec aplomb qu'il n'y a pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir, et que ces histoires extraordinaires ne se racontent pas que dans les livres ou dans les films, elles peuvent aussi se vivre…. Puis à tous ceux qui me connaissent et qui pourront se demander comment je peux savoir tout ce qui se passe à l'autre bout du monde sans même avoir à sortir de chez moi, je leur répondrais qu'il suffit de lire, la réponse tient dans ces quelques lignes. Le secret de la vie réside dans l'équilibre et le monde des chercheurs de trésors n'échappe pas à cette règle : les pires démons de l'homme y côtoient donc les plus grandes des vertus. C'est pourquoi je voudrais remercier chaleureusement devant le monde entier celui que je surnomme subtilement dans ce livre «Mon Frère», pour la confiance qu'il m'a accordé, et aussi tout le reste....

Alors, chers lecteurs, si vous souhaitez en savoir un peu plus sur cette fantastique aventure, vous n'avez plus qu'à vous plonger dans ces écrits pour enfin devenir vous aussi de véritables chercheurs de Trésors.... Mais avant de débuter cette petite lecture, qui je l'espère vous enchantera, je me devais de vous faire une ultime confidence. Sachez juste qu'à l'instant même où j' ai mis le point final à cet ouvrage, j'ai levé les yeux au ciel en implorant les étoiles et j'ai fait un vœu sincère : je rêve que vous, lecteurs, deveniez immensément plus riches lorsque vous tournerez la dernière page de ce livre....

LA LEGENDE DE «LA BUSE»

Au début du XVIIIème siècle, les puissantes monarchies se disputent encore le monde. L'esclavage ainsi que la colonisation en sont à leur apogée et l'on assiste à une véritable course aux richesses aux quatre coins de la planète. La France, l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande et le Portugal envoient depuis plus de deux siècles de nombreux convois parcourir les mers, à la découverte des richesses de cette terre, dans le seul but de satisfaire la cupidité des hommes, mais aussi d'assouvir la curiosité des esprits éclairés, si friands de nouveauté en ce Siècle des Lumières.

On part alors d'Europe vers les Amériques, à la recherche de l'Eldorado, mais aussi vers la Chine, les Indes et toutes ces contrées où l'on peut trouver ce qui n'existe pas ou peu en Europe. A cette époque, les bateaux qui traversent les océans se comptent par milliers, ils permettent le transport de toutes les richesses des colonies vers le Vieux Continent. Les navires empruntent alors les voies maritimes tracées par ces explorateurs de renom, comme Vasco de Gama, un des pères fondateur de la Route des Indes, ce trajet mythique suivi par tant d'autres et qui a façonné le monde. Cet itinéraire légendaire consiste à partir d'Europe pour contourner l'Afrique par le sud et remonter ainsi vers les terres des Maharadjas, déjà colonisées par les pays européens qui y ont établi des comptoirs…

Goa

Comptoir portugais de Goa, Indes Orientales, le 25 janvier 1721 :

Ce matin là, le port de la ville était en ébullition, la foule s'était massée sur les quais pour saluer une dernière fois les colons qui retournaient au pays. Des dizaines d'esclaves s'affairaient à charger les derniers colis nécessaires au voyage, esquivant les badauds et les montagnes de vivres entreposées. L'agitation qui régnait était à la hauteur de l'événement, car le Comte d'Ericeira, le vice-roi des Indes, avait reçu l'autorisation de sa Majesté pour organiser ce voyage et revenir au Portugal avec les trésors des Indes. Pour cette longue traversée, le comte avait affrété un fleuron de la marine portugaise, un grand trois-mâts de huit cents tonneaux et percé de soixante-douze canons, un vaisseau-amiral baptisé La Vierge du Cap. Ce majestueux navire devait ramener à bon port tous ces hommes nostalgiques de leurs racines. Parmi tous ceux se trouvant à bord, il y avait bien sur le comte et sa suite, quelques soldats ainsi qu'un petit groupe de civils. A leurs côtés embarquèrent de nombreux ecclésiastiques, dont un prélat, l'archevêque de Goa, Don Sebastian de Andrado.

Les hommes montèrent à bord et les marchandises ainsi que les vivres disparurent du quai petit à petit, tant et si bien qu'en début d'après-midi, le bateau fut paré à partir. La Vierge du Cap leva l'ancre, mit les voiles, puis s'éloigna lentement de la côte portée par un vent faible, si faible que le lendemain matin, depuis le port, on pouvait encore voir nettement la silhouette du navire qui voguait vers le sud. Le voilier poursuivit paisiblement sa route, voguant sur une mer lisse, soumis à la volonté d'Éole. Les jours s'écoulèrent

paisiblement sous le soleil brûlant des tropiques, entre calme plat et vents contraires, ce qui ralentit considérablement la progression du voyage.

Puis le 9 mars au matin, le ciel et l'avenir de ce bateau s'assombrirent. Le bleu chatoyant du ciel équatorial se mua en un nuancier de gris et la pluie tropicale fit son apparition. Au fil de la journée, les averses furent de plus en plus fréquentes et la brise céda sa place au vent qui se mit à souffler par intermittences. Le calme plat qui régnait sur la mer les dernières semaines fut chassé avec le mauvais temps et à bord du navire, les passagers commencèrent à ressentir les remous de l'océan. En fin d'après-midi, la pluie redoubla d'intensité. Les bourrasques se transformèrent en rafales et le gris des nuages devint si sombre qu'il fut impossible de savoir à quelle heure le soleil se coucha ce soir-là.

Tout à coup, dans la nuit noire, au milieu du vacarme incessant du vent qui hurlait et des torrents d'eau qui s'abattaient, les cieux s'éclairèrent l'espace d'un instant. La foudre déchira la voûte céleste et quelques secondes plus tard, le bruit sourd et terrifiant de l'orage réveilla les moins sensibles des voyageurs qui avaient réussi à s'endormir. Puis un deuxième éclair illumina le ciel et à partir de ce moment, la mer se fit encore plus mauvaise et le vent plus traître, mettant à l'épreuve le navire et son équipage. Subitement la nature se déchaîna encore plus, et d'un seul coup, le vent se mit à souffler si fort qu'il en brisa le mât d'artimon à hauteur de la première vergue, produisant un son terrifiant. Les passagers entendirent le bois craquer et imploser sous la puissance des éléments, les grincements indiquant que le mât pliait sous son

propre poids. Inéluctablement, le pylône alourdi par les voiles détrempées bascula à tribord, retenu par les haubans et les quelques fibres du tronc qui n’avaient pas cédé. Le mât d’artimon baignait maintenant dans les eaux enragées et il faisait pencher le navire à tribord, ce qui menaçait de le faire sombrer. Le capitaine décida alors d'envoyer des hommes sur le pont, encordés les uns aux autres, afin de tenter l'impossible : affronter les éléments en furie pour couper le mât, les derniers cordages et empêcher le naufrage qui s'annonçait.

Tant bien que mal, les courageux marins approchèrent du mât brisé et une fois au plus près, commencèrent à scier la base de ce tronc centenaire qui leur avait permis de traverser les mers et qui aujourd'hui, menaçait leur vie. Malmenés par les forces de la nature, les hommes luttèrent de toutes leurs forces pour tenter d’accomplir leur pénible tâche. Et alors qu'ils avaient à peine accompli le quart de leur impossible mission, un éclair vint s'abattre à quelques mètres d’eux, sur le grand-mât, le faisant exploser à la base et projetant les ouvriers du salut à terre.

En une fraction de seconde, le poteau tournoya, virevolta et portée par le vent furieux qui soufflait ce soir-là, la pièce brisée se fracassa sur le pont. L’onde de choc se transmit alors à toute l'embarcation et la terrible vibration fit frémir d'effroi les plus courageux des passagers. Le mât se coucha en travers du navire, deux vergues transpercèrent le pont tout en se pulvérisant et les balustrades volèrent en éclat. Malgré la secousse, tous les hommes présents sur le pont se relevèrent vivants, écorchés, étourdis, mais sauvés par la prudence qui

les avaient incité à s'encorder avant de tenter cette folie. La grande faucheuse venait de les effleurer et ils prirent tous conscience qu'à quelques mètres près, elle aurait bien pu les emporter.

Dans la tempête et sur un bateau bourlinguant, ils furent tirés à l'abri par leurs camarades qui les assuraient. Bien que tragique, la perte du grand-mât avait permis de rééquilibrer quelque peu La Vierge du Cap, mais le danger était toujours présent et le capitaine fit alors le choix de se séparer d'une douzaine de canons côté tribord, afin d'alléger l'embarcation. Les attaches furent coupées et les canons sacrifiés en l'honneur de Poséidon, ce qui, malheureusement, n'améliora guère la situation. Le bateau penchait toujours dangereusement sur sa droite et les vagues immenses ainsi que le vent incessant restaient une menace permanente. Inéluctablement, face à l'immense puissance de la nature, le mât de misaine céda à son tour, basculant vers l'avant du navire. Par chance le poteau s'était presque brisé entièrement et en quelques secondes, la tempête emporta avec elle la voilure.

Entre temps, on vint prévenir le capitaine que l'eau commençait à envahir les cales, brisant ainsi les derniers espoirs des passagers. Chahuté par un véritable cyclone, le navire menaçait toujours de sombrer et dans un élan de folie, le capitaine renvoya des hommes de force, sous la menace et les coups afin que le bateau soit définitivement débarrassé de ces deux mâts qui allaient les mener à une mort certaine.

L’instinct de survie fit son œuvre, les forçats atteignirent le mât d’artimon rapidement et malgré le bateau qui tanguait, ils réussirent enfin à le scier et à faire plonger le poteau à l'eau, ce qui redonna un semblant de stabilité à cette coque dégarnie. Tant bien que mal, ils arrivèrent à proximité du grand-mât et dans un ultime effort, la dizaine de courageux le fit basculer à la mer. Détrempés et flagellés par le vent, ils quittèrent le pont tels qu'ils y étaient venus, c'est-à-dire terrorisés, hagards, conscients d'avoir défié la mort.

Quelques minutes plus tard, les membres d’équipage affolés avertirent le capitaine que l'eau continuait à monter dans les cales. Ce dernier prit alors la décision de se séparer d'une autre douzaine de canons, à bâbord, afin de soulager le navire. Les pompes de cale avaient beau tourner à plein régime, leur débit était insuffisant. Le capitaine donna alors l’ordre de mobiliser tous les hommes disponibles, qu'ils soient passagers ou matelots, notables ou roturiers, afin d'écoper le bateau. Et enfin la ligne de flottaison s'abaissa, grâce à l'effort conjugué des hommes et des machines. Sur l'océan en furie, les charpentiers de bord essayèrent de réparer les brèches dans la coque du mieux qu'ils le purent. A force de travail et d'abnégation, cela se révéla être une réussite : les plus importantes voies d'eau furent colmatées grossièrement. L'orage et le gros de la tempête durèrent jusqu'à l'aube et quand les premiers rayons du soleil transpercèrent péniblement les nuages noirs qui recouvraient encore le ciel, tous les hommes furent soulagés d'avoir survécu à cette nuit folle.

Privée de ses trois mâts, la Vierge du Cap ressemblait désormais à une simple coquille, malmenée par les tourments de la mer et rendue incontrôlable par la volonté des éléments. A bord, le capitaine demanda un compte-rendu précis des dégâts dus aux caprices du ciel et les marins firent le tour du vaisseau. En inspectant les cales inférieures, les matelots découvrirent deux nouvelles petites voies d'eau, ce qui porta leur total à huit. On mesura ensuite avec stupeur la hauteur des marques laissées par l'océan sur le bois humide et taché de sel : elles indiquaient que le niveau était monté jusqu'à sept pieds. Aux étages supérieurs, les dégâts étaient minimes, mais la surprise fut grande lorsque l'équipage compta les canons. Il n'en restait qu'une vingtaine sur les soixante-douze du départ et il fut impossible de savoir si la tempête les avait emportés dans sa colère ou si les hommes firent un excès de zèle en suivant les ordres du capitaine.

L’inspection se poursuivit sur le pont, sous le vent et la pluie battante. Le son apocalyptique du démâtage avait engendré moins de mal que prévu. Hormis les deux trous crées par les vergues lors de la chute du grand-mât, le pont n’avait pas trop souffert. En revanche l'eau de pluie pouvait ainsi s'infiltrer. Bien que gênant, cela ne mettait pas pour autant en péril l'embarcation et son équipage. N’ayant aucune idée des ravages qu’avait pu provoquer l’œil du cyclone, le capitaine fit de nouveau encorder deux hommes afin d'inspecter le bateau de l'extérieur. Une fois de plus, arrosés par la mer malade, balayés par le gros vent, les hommes firent leur besogne et se mirent à scruter la coque sans rien observer de probant. Mais arrivés à l'arrière du navire, l'un d'eux remonta avec une bien triste nouvelle. L’aspect extérieur de la

coque était plutôt satisfaisant au vu de la puissance de la tempête, mais le pire était ce gouvernail fendu aux trois-quarts dans le sens de la hauteur qu'il avait entraperçu dans le creux des vagues. Cette fente rendait le bateau incontrôlable et le laissait ainsi à la merci des éléments.

La journée s’écoula lentement, sous les restes violents du cyclone qui s'éloigne. Malgré la crainte omniprésente d'un naufrage probable et d'une mort certaine, les hommes continuèrent tant bien que mal à panser grossièrement les plaies des hommes et de l'embarcation. Le mauvais temps dura trois jours de plus et le vaisseau dériva au gré des courants sans qu'il soit possible de le maîtriser.

Le 14 mars, le ciel accorda enfin sa clémence au navire. Le capitaine demanda une nouvelle fois à ce que des hommes soient encordés et assurés, afin d’essayer de réparer le gouvernail. A l'arrière de l'embarcation, depuis la dunette, quatre hommes descendirent en rappel le long de la poupe avec les cordelettes qu'on leur avait fourni. Dans le creux des vagues, ils sanglèrent le gouvernail du mieux possible, afin de refermer cette faille qui leur empêchait de garder un cap. Sur le pont, les charpentiers de bord travaillèrent jours et nuits pour redonner une voilure digne de ce nom au navire. Enfin, au bout de six jours de dur labeur, les charpentiers purent redonner un nouveau mât au bateau et la Vierge du Cap put de nouveau voguer selon le bon vouloir des hommes qu'elle transportait. Le voyage reprit son cours et à bord de cet éclopé des mers, l'espoir revint de jour en jour.

Le 29 et le 30 mars, le ciel fit de nouveau des siennes mais sans conséquence cette fois-ci malgré la vétusté du bateau. Puis le 2 avril, la vigie signala enfin une terre à l'horizon. Il s'agissait de l'île Maurice. Le capitaine se plongea dans ses cartes et prit la décision de faire route vers sa voisine, l'île Bourbon où les colons Français pourraient certainement les aider à réparer l'embarcation. Le bois des forêts tropicales allait servir à charpenter le navire et la nourriture abondante allait permettre aux hommes de se refaire une santé.

Le 4 au soir, le plus haut sommet de l'océan Indien apparut enfin, tel la terre promise, et le 6 avril, la Vierge du Cap mouilla dans la baie de Saint-Denis. Le comte d'Ericeira descendit à terre avec les malades et les blessés, profitant de l'hospitalité offerte par le gouverneur de l'île, Monsieur de Beauvollier de Courchant. L'archevêque de Goa et le reste des hommes valides restèrent sur le vaisseau. Cette escale fit un bien fou aux Portugais, qui purent ainsi profiter des ressources de l'île.

Le 26 avril au petit matin, alors que la Vierge du Cap n'était toujours pas prête à naviguer, deux bâtiments arborant le pavillon anglais furent signalés au large. Quelques heures plus tard, depuis la case que lui avait mis à disposition le gouverneur, le comte vit les deux navires arriver en baie de Saint-Denis. Ils approchèrent du mouillage de la Vierge du Cap, et les deux vaisseaux se positionnèrent de chaque coté du vaisseau portugais.

Subitement, le drapeau anglais cessa de flotter et les deux bateaux hissèrent le pavillon noir, l'emblème des pirates ! Le vice-roi effrayé et tous les Français venus voir l'arrivée des navires assistèrent médusés à la scène. Un premier coup de canon retentit puis les pirates firent feu de toute part. A bord de la Vierge du Cap, la riposte s'organisa et le peu de canons encore utilisables crachèrent leurs boulets. Mais les réparations qui empêchaient toute manœuvre et le manque d'armes et d'hommes aptes au combat se ressentirent immédiatement. Après quelques pertes humaines et une coque qui commençait sérieusement à souffrir, les Portugais hissèrent le drapeau de la défaite sans que les flibustiers

n'aient eu besoin de lancer l'abordage. En quelques minutes et sans grand effort, les deux bateaux pirates venaient de remporter un combat dont l'issue était inéluctable.

Alors qu'ils pointaient toujours le bout de leurs canons en direction du bateau portugais, ils mirent chacun une chaloupe à la mer. Quelques forbans y prirent place et ils vinrent à la rencontre des vaincus qui s'étaient déjà en grande partie rassemblés sur le pont. La délégation pirate débarqua sur le navire. La fouille de la prise et les négociations pour la reddition des Portugais commencèrent. A terre, le gouverneur bien conseillé par le comte envoya ses plus fidèles lieutenants se joindre aux discussions, accompagnés par un pirate repenti du nom de Congdom, qui avait pour mission de servir d'intermédiaire entre les belligérants. Une fois à bord, l'ex-forban reconnut immédiatement ses anciens compères dont la réputation de terreurs des mers n'était plus à faire. Il s'agissait du capitaine Anglais John Taylor, qui faisait régner la loi sur La Perle, accompagné d'Olivier Levasseur. Ce pirate français était surnommé La Buse pour sa capacité à fondre sur ses proies à la vitesse de l'éclair et il pilotait le vaisseau Le Victorieux. Les deux forbans agissaient en équipe depuis quelques temps et ils n’en étaient pas à leur coup d’essai….. Les flibustiers, après avoir découvert l'archevêque reclus dans ses appartements avec ses domestiques, les ramenèrent sur le pont et exigèrent le versement d'une rançon de mille piastres pour la libération de l'homme d’Église.

Alors que l'on monnayait chèrement la captivité du dignitaire ecclésiastique, deux forbans remontèrent précipitamment des cales, invitant les deux capitaines à les

suivre et stoppant ainsi les négociations. Pour les Français et les Portugais bien encadrés par les flibustiers, le temps s'arrêta. La Buse et Taylor descendirent dans les entrailles du navire. Ils suivirent leurs guides dans le labyrinthe de bois, admirant les nombreux meubles en bois précieux, ainsi que les tissus et les épices qu'ils allaient pouvoir revendre. Mais leur joie fut décuplée lorsque leurs subordonnés leur ouvrirent la lourde porte qui barrait l'accès du compartiment devant lequel ils se trouvaient. Ce qu'ils y découvrirent fit briller leurs yeux de mille feux ! Ils s’avancèrent et commencèrent à contempler ce fabuleux trésor qui leur était promis...

FIN DE L'EXTRAIT.

Mon Trésor à qui saura le prendre ...

Emmanuel Mezino

Plongez-vous au cœur de l'univers des chercheurs de Trésors et découvrez l'histoire d'Olivier Levasseur dit «La Buse». Ce pirate français du XVIIIème siècle écuma les Caraïbes et l'océan Indien. Son plus haut fait d'armes : la prise du vaisseau portugais La Vierge du Cap, au large de l'île de la Réunion. Grâce à cette prise exceptionnelle, le forban se constitua un magot colossal.... Ce fabuleux trésor, Olivier Levasseur l'aurait légué au plus malin juste avant de mourir pendu haut et court. Il aurait ainsi lancé dans la foule un étrange manuscrit codé qui permettrait de localiser ses immenses richesses : «le cryptogramme de La Buse». Venez découvrir le secret de ce document mythique qui mènerait tout droit au butin d'Olivier Levasseur....

«Ce forban redouté est devenu aujourd'hui une des légendes de l'océan Indien, son histoire est profondément ancrée dans la culture locale. On la raconte au coin du feu, à la belle étoile, pour faire trembler les plus petits et faire rêver les plus grands, ceux qui ont gardé une âme d'enfant et qui veulent bien croire que les légendes ont toujours un fond de vérité.»

E. Mezino

«En dévoilant au lecteur le secret du cryptogramme du pirate, Emmanuel Mezino fait ressortir de ce document une idée lumineuse où le principe extrait du texte de la Table d'émeraude écrit par Hermès Trismégiste : «ce qui est en haut est comme ce qui est en bas» s'applique parfaitement.... Le chemin menant au trésor devient alors très clair et ceux qui auront pu «prendre, comprendre et apprendre» tous les éléments de cette histoire en ressortiront d'autant plus riches.»

E. Surcouf

Écrit et auto-édité par Emmanuel Mezino.

ISBN 978-2-9548221-1-2